

Le Mois de Saint Joseph *Avec la Bienheureuse Anne-Catherine Emmerich*

Vingt-cinquième jour *Stations en Egypte*

Il faisait nuit lorsque nos saints voyageurs entrèrent dans le désert. Ils commencèrent par cheminer le long d'un bois ; mais à quelque distance du chemin et en avant du bois, ils entrevirent une misérable cabane. Non loin de la cabane était suspendue à un arbre une lanterne, qu'on pouvait voir de très loin, et qui était destinée à attirer les voyageurs. Le chemin était très difficile et coupé çà et là par des fossés. Il y avait aussi des fossés autour de la cabane, et sur les parties du chemin où l'on pouvait passer étaient tendus des fils cachés qui correspondaient à des sonnettes placées dans la cabane. Les voleurs qui y habitaient étaient ainsi avertis de la présence des voyageurs et venaient les dépouiller. Cette cabane de voleurs n'était pas toujours à la même place ; elle était mobile, et ses habitants la transportaient ailleurs, suivant les circonstances.

Au moment où la sainte Famille s'approcha de la lanterne, elle se vit entourée du chef des voleurs et de cinq de ses compagnons. Ils avaient d'abord de mauvaises intentions ; mais il partit de l'Enfant Jésus un rayon de lumière qui toucha comme un trait le cœur du chef, lequel ordonna à ses gens de ne pas faire de mal aux saints voyageurs. La Sainte Vierge vit aussi ce rayon arriver au cœur du brigand, comme elle le raconta à la prophétesse Anne, après son retour.

Le voleur conduisit alors la sainte Famille dans sa cabane, où se trouvait sa femme avec deux enfants. La nuit était venue. Le brigand fit part à sa femme du mouvement extraordinaire qui s'était produit en lui à la vue de l'Enfant. Celle-ci accueillit la Sainte Famille non sans bienveillance, mais avec une réserve embarrassée. Les saints voyageurs s'assirent à terre dans un coin et se mirent à manger quelque chose des provisions qu'ils avaient avec eux. Leurs hôtes furent d'abord timides et craintifs, ce qui pourtant ne paraissait pas être dans leurs habitudes ; Peu à peu cependant ils se rapprochèrent. Puis survinrent d'autres hommes qui, pendant ce temps, avaient mis sous un abri l'âne de Saint Joseph. Ces gens enfin s'enhardirent, se placèrent autour de la Sainte Famille et lui adressèrent la parole. La femme, de son côté, présenta à Marie des petits pains avec du miel et des fruits, ainsi que des coupes remplies de je ne sais quelle liqueur. Le feu était allumé dans une excavation pratiquée dans un coin de la hutte. La femme disposa une place séparée pour la sainte Vierge, et lui apporta, sur sa demande, une auge pleine d'eau pour baigner l'Enfant Jésus. Elle lava aussi ses langes et les fit sécher devant le feu.

Marie baigna l'Enfant Jésus sous un drap. Le voleur était si ému, qu'il dit à sa femme : « Cet enfant juif n'est pas un enfant ordinaire ; c'est un saint enfant. Prie la mère de nous laisser baigner notre petit garçon lépreux dans l'eau où elle l'a lavé ; cela le guérira peut-être ». Quand la femme s'approcha de Marie, celle-ci lui dit, avant qu'elle n'eût parlé, de laver son enfant lépreux dans cette eau. La femme apporta alors dans ses bras un petit garçon d'environ trois ans. Il était rongé de la lèpre, et son visage n'était qu'une croûte. L'eau dans laquelle Jésus avait été baigné paraissait plus claire qu'auparavant. Quand l'enfant y eut été mis, les croûtes de la lèpre se détachèrent et tombèrent par terre. Il était parfaitement guéri.

La mère était transportée de joie. Elle voulait embrasser Marie et l'Enfant-Jésus ; mais Marie lui fit signe de n'en rien faire. Elle ne se laissa pas toucher par elle, non plus que le petit Jésus. Elle lui dit de creuser une citerne dans le roc et d'y verser cette eau, qui, donnait à la citerne la même vertu. Elle s'entretint encore avec elle, et cette femme lui promit de renoncer, aussitôt qu'elle le pourrait, à sa vie criminelle. Le père et la mère furent extrêmement heureux de la guérison de leur enfant. Plusieurs de leurs compagnons étant venus pendant la nuit, on leur montra l'enfant guéri, et on leur raconta ce qui s'était passé. Ces nouveaux venus, parmi lesquels étaient quelques jeunes garçons, entourèrent la sainte Famille et la regardèrent avec étonnement.

C'était d'autant plus étonnant de voir ces brigands se montrer si respectueux envers la sainte Famille, que, pendant cette même nuit où ils reçurent de si saints hôtes, ils arrêteront plusieurs autres voyageurs attirés par la lumière placée dans leur voisinage, et les conduisirent dans une grande caverne placée plus avant dans la forêt. Cette caverne, dont l'entrée était cachée par des broussailles, et qui était toute couverte d'herbes et d'arbustes, de façon à ce qu'on ne pouvait soupçonner son existence, paraissait être leur magasin. Il s'y

trouvait alors plusieurs enfants volés, âgés de sept à huit ans, et une vieille femme chargée de garder tout ce qu'il y avait là, ainsi que des vêtements, des tapis, de la viande, des chameaux, des moutons, des animaux plus grands, et toute espèce de butin. C'était un endroit spacieux, et tout s'y trouvait en abondance.

Marie n'a guère dormi de toute cette nuit, pendant laquelle elle reste presque tout le temps assise sur son lit. Joseph et Marie repartirent le matin de bonne heure, munis de quelques provisions. Leurs hôtes les accompagneront jusqu'à une certaine distance, en les faisant passer avec précaution les fossés qui coupaient le chemin et les remettant dans la bonne route.

Ces voleurs prirent congé de la Sainte Famille avec une grande émotion, et le chef dit aux voyageurs, d'une façon très expressive : « Souvenez-vous de nous en quelque lieu que vous alliez ». Paroles quasi prophétiques qui eurent leur dernier accomplissement sur le Calvaire, au moment où l'enfant guéri hier de la lèpre, et devenu alors le bon larron, dit à Jésus mourant : « Souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ». La femme du brigand renonça, au bout d'un certain temps, à la vie qu'elle menait : elle s'établit dans un endroit où la Sainte Famille s'était reposée peu après ; une source y avait jailli, un jardin de baumiers s'y était planté, et plusieurs honnêtes familles s'y établirent avec elle.

La Sainte Famille entra ensuite un désert. Comme ils avaient perdu leur chemin, l'on vit s'approcher d'eux des reptiles de diverses espèces, entre autres des lézards rampants avec des ailes de chauves souris, et aussi des serpents ; ils ne cherchaient pourtant pas à leur faire du mal, et paraissaient seulement vouloir leur montrer le chemin. Plus tard encore, comme ils ne savaient plus quelle direction prendre, elle leur fut indiquée par un gracieux miracle. Des deux côtés du chemin sortit de terre la plante appelée rose de Jéricho, avec sa tige droite, ses feuilles frisées et sa fleur au milieu. Ils s'avancèrent alors pleins de joie, et virent à perte de vue s'élever des plantes semblables ; il en fut ainsi tout le long dit désert. Puis il fut révélé à la sainte Vierge qu'à une époque postérieure les gens du pays viendraient cueillir ces fleurs et les vendraient aux voyageurs étrangers pour avoir du pain. C'est en effet ce qui eut lieu dans la suite. Le nom de cet endroit était comme Gase ou Gose. Puis ils arrivèrent à un lieu qui s'appelait comme Lepe ou Lape. Il y avait de l'eau en cet endroit ; il s'y trouvait des fossés, des canaux et des digues élevées. Ils traversèrent un cours d'eau à l'aide d'un radeau formé de poutres, sur lequel se trouvaient des espèces de grandes cuves dans lesquelles on passait les ânes. Deux hommes laids, basanés, à moitié nus, avec des nez épatés et de grosses lèvres, les passèrent. Ils arrivèrent ensuite près des maisons isolées du bourg ; les habitants étaient si grossiers et si hautains, qu'ils passèrent outre sans entrer en pourparler avec eux. C'était la première ville égyptienne, et par conséquent païenne, qu'ils rencontraient. Ils avaient voyagé dix jours sur le territoire de la Judée et dix jours dans le désert.

Ensuite la Sainte Famille entra dans un pays de plaines appartenant au territoire égyptien, où se trouvaient de vastes prairies couvertes de troupeaux errants. L'on y voyait aussi des arbres auxquels des idoles, semblables à des enfants au maillot, étaient attachées par deux bandelettes, qui étaient couvertes de figures ou de caractères. L'on y rencontrait aussi ça et là des hommes gros et trapus, habillés assez singulièrement et légèrement, qui venaient devant ces idoles et leur rendaient hommage. La sainte Famille entra dans un hangar où était du bétail qui sortit pour lui faire place. Ils manquaient entièrement d'aliments, et n'avaient ni pain ni eau. Personne ne leur donna rien. Marie pouvait à peine allaiter son enfant. Ils eurent beaucoup à souffrir dans ce voyage. Enfin quelques bergers, étant venus abreuver leurs troupeaux à un puits ordinairement fermé, leur donnèrent un peu d'eau sur les instantes prières de Saint Joseph.

En partant de là, les pauvres fugitifs, dépourvus de tout secours et épuisés, parcoururent un petit bois à la sortie duquel se trouvait un dattier très élancé, portant à son sommet des fruits réunis en grappes. Marie vint près de cet arbre, tenant l'Enfant Jésus dans ses bras ; elle fit une prière et éleva l'Enfant en l'air : alors l'arbre courba sa tête vers eux comme s'il se fût agenouillé, et ils cueillirent tous ses fruits. L'arbre resta dans cette position.

L'on vit aussi beaucoup de gens du lieu précédent suivre la sainte Famille, et Marie donner des fruits de l'arbre à plusieurs enfants demi-nus qui couraient après elle. A un quart de lieue environ de ce premier arbre, ils se trouvèrent près d'un grand sycomore d'une grosseur extraordinaire. Il était creux, et ils s'y cachèrent pour éviter les gens qui les suivaient et qu'ils avaient alors perdus de vue ; ceux-ci passèrent outre. La sainte Famille passa la nuit dans cet arbre.

Le lendemain ils continuèrent leur route ,à travers les sables du désert. Privés d'eau depuis longtemps et épuisés, ils s'assirent près d'un monticule de sable. La sainte Vierge implora Dieu, et une source abondante jaillit à côté d'elle et arrosa le terrain du voisinage. Joseph fit un petit bassin pour cette source, et creusa un conduit pour l'écoulement de l'eau. Ils se reposèrent en cet endroit. Marie lava l'Enfant Jésus. Joseph fit boire l'âne et remplit son outre d'eau. Puis, de vilaines bêtes comme d'énormes lézards, et aussi des tortues, s'approchèrent pour se rafraîchir. Elles ne firent pas de mal à la sainte Famille, mais les regardèrent d'un air amical. L'eau qui coulait de la source faisait un assez grand circuit et se perdait de nouveau dans la terre à peu de distance.

La portion de terrain qu'elle arrosait fut singulièrement bénie : bientôt il fut couvert de verdure, et le précieux arbre qui produit le baume y vont en grande quantité ; la Sainte Famille, à son retour d'Egypte, put déjà y prendre du baume. Ce lieu devint plus tard célèbre comme jardin de baume. Diverses personnes s'y établirent, et entre autres la mère de l'enfant du voleur qui avait été guéri de la lèpre. Une belle clôture formée de baumiers entourait le jardin, où se trouvaient plusieurs autres arbres fruitiers. À une époque postérieure, on creusa là un autre puits large et profond, d'où l'on tirait, à l'aide d'une roue mise en mouvement par des bœufs, une grande quantité d'eau qu'on mêlait avec celle de la source de Marie, pour arroser tout le jardin : sans ce mélange, l'eau du nouveau puits aurait été nuisible. Les bœufs qui mettaient la roue en mouvement ne travaillaient pas depuis le samedi à midi jusqu'au lundi matin.

Considération

Saint Joseph d'après le Père Huguet

Quand il s'agit de saint Joseph, comment n'alléguerait-on pas le Père Huguet, son grand zéléteur, qui a tant fait et fait tant encore tous les jours pour l'extension de son culte ? C'est d'abord par son Propagateur de la dévotion à Saint Joseph, Bulletin mensuel du Culte Perpétuel, des Confréries, des Associations en son honneur, et des faveurs obtenues par sa puissante médiation, qu'il publie avec un zèle toujours croissant depuis 1862. C'est ensuite par tous les ouvrages qu'il ne cesse de publier à sa gloire et qui se multiplient sous sa plume avec une abondance presque prodigieuse. Il ne tient pas, il est vrai, à donner soit du neuf, soit du sien, et il semble ne vouloir que faire partager à tous les sentiments de son cœur si dévoué à saint Joseph, en nous les présentant sous toutes les formes qu'il peut leur donner. De sorte que de lui l'on ne sait vraiment quoi citer. Reproduisons néanmoins ce qu'il appelle dans son « Auréole de Saint Joseph » la profession solennelle de ses prérogatives et de ses grandeurs. C'est à lui qu'il parle et qu'il dit.

« Ô très saint, très glorieux, très puissant et très aimable Joseph, vous fûtes prévenu des plus précieuses bénédictions de Dieu, dès le sein de votre pieuse Mère, par la sanctification de votre âme et votre confirmation en grâce. À votre naissance, vous parûtes dans le monde comme le lien des deux Testaments, le commencement du Nouveau et la fin de l'Ancien, sans être entièrement à celui-ci ou à celui-là, mais tout à Jésus-Christ, la pierre angulaire qui les a liés ensemble.

La très Sainte Trinité vous favorisa de sublimes prérogatives qui vous ont élevé au-dessus de tous les Saints. Le Père éternel vous nomma pour son représentant sur la terre, pour servir de père, de parrain, de tuteur et de gouverneur à son Fils unique. Le Saint Esprit vous remplit de tous ses dons pour vous préparer aux desseins que Dieu avait eus sur vous de toute éternité. La Sagesse incarnée vous choisit pour être le soutien de sa Mère, son Père nourricier, et le gardien très fidèle de l'une et de l'autre.

L'auguste Reine du ciel et de la terre vous regarde toujours avec respect comme son seigneur, avec amour comme son cher et angélique Epoux, et avec confiance comme le très sage tuteur de son divin Fils. Vous fûtes égal aux Anges en pureté, aux Chérubins en science, et aux Séraphins en charité.

Votre saint cœur fut orné des grâces les plus précieuses qui aient été accordées aux justes depuis le commencement du monde. Vous unîtes vos adorations à celles de Marie, vos vœux aux cantiques des Anges, et vos offrandes aux présents des rois, pour saluer avec eux le Verbe fait chair dans l'étable de Bethléem. Vous fûtes le témoin de la divine enfance de Jésus, le fidèle compagnon de son exil et son aide dans ses travaux. Votre cœur très pur servit de trône à Celui qui habitait avant tous les siècles dans le sein adorable de son Père.

Vous eûtes toujours les yeux du corps et de l'esprit fixés sur l'Enfant Dieu pour remarquer tous les mouvements de sa divine personne, et tirer de grands avantages pour la perfection de votre âme des exemples d'un modèle si accompli. Quand il reposait entre vos bras, vous le preniez avec autant de respect que d'amour sur votre cœur, vous le couvriez de vos baisers et de vos larmes, vous le caressiez avec des tendresses et des suavités ineffables.

Vous fûtes le premier chrétien et le premier apôtre du monde envoyé de Dieu pour y faire connaître le Messie. Vous adoriez souvent les desseins de la Providence qui vous avait mis en main un rabot, au lieu du sceptre des rois de Judée, vos ancêtres. Vous viviez plus heureux dans votre pauvre maison de Nazareth que vous n'eussiez fait dans le palais de David, votre aïeul.

Vous conversâtes pendant trente ans avec notre doux Sauveur et sa très Sainte Mère, acquérant en leur compagnie des richesses inestimables de grâces et de vertus. Votre sainte vie fut couronnée de la plus précieuse mort, rendant votre belle âme entre les mains de Jésus et de Marie, pour être portée par les Anges dans le sein d'Abraham, et peu de temps après conduite dans le ciel et réunie à son corps glorieux.

Enfin, et sans fin, puisque je ne prétends pas en mettre à vos grandeurs ni à vos louanges, vous fûtes admirable dans tous vos états et vos mystères. Noble dans votre origine, parfait dans votre corps, très pur dans votre âme, prudent dans votre conduite, vierge dans votre union angélique avec Marie, infatigable dans vos travaux, éminent dans votre contemplation, sage dans toute votre vie, heureux dans votre mort, glorieux dans votre résurrection, surabondant de délices dans votre récompense, en un mot Joseph, Père de Jésus et Epoux de Marie !

Ô grandeurs ! Ô privilèges incommunicables ! Ô vertus sublimes ! Je les crois fermement, je les publie hautement. Ô Joseph, incomparable Joseph ! Je vous révère avec amour, je vous chéris avec respect, je vous honore en toute humilité ! Béni soit Dieu qui vous a élu et élevé à de si grandes choses ! Mon esprit est ravi et mon âme tressaille de joie à la vue de tant de merveilles renfermées dans votre auguste personne. Puisse Celui qui vous a fait le sujet d'une si haute et si éminente perfection, d'une gloire si accomplie et d'un mérite approchant de l'infini, répandre la connaissance et l'amour de votre nom par tout l'univers ! Plût à Dieu que toutes les créatures, ou au moins que toutes les âmes chrétiennes, enflammées d'un saint zèle, s'entendissent pour exalter la gloire de Jésus et de Marie en louant Saint Joseph !

Oh ! Que les hommes sont aveugles de ne pas voir les trésors de grâces que Dieu a mis entre vos mains, pour en disposer selon votre volonté en faveur de vos fidèles serviteurs ! »

Pratique *Pieux exercices*

Le fidèle serviteur de Saint Joseph s'acquitte chaque jour de certains exercices de piété qu'il a arrêtés avec lui, selon son attrait ou ses besoins et auxquels il est aussi exact qu'à ceux qu'il a voués chaque jour à la Sainte Vierge. Ayons donc les nôtres bien fixés, bien déterminés, et que ce soit un devoir sacré pour nous de ne jamais y manquer. Nous le devons bien au saint Epoux de Marie, au glorieux Père nourricier de Jésus ; mais lors même que nous ne serions pas assez touchés de hommages à lui rendre, faisons-le au moins pour les avantages que nous y trouverons et les fruits de salut que nous en recueillerons. Ne nous imposons pas trop de graves obligations avec lui, si nous sommes exposés à les enfreindre, mais au moins soyons fidèles à celles plus ou moins adoucies que nous aurons contractées.

N'oublions pas, du reste, que ces exercices de piété doivent surtout tendre à notre avancement spirituel, et que les meilleurs sont les exercices de la vie intérieure. Les actes intérieurs relèvent admirablement le culte extérieur que nous rendons soit à Dieu, soit aux Saints. Ils enrichissent ceux qui les font avec ferveur et remplissent leur cœur d'amour et de vénération. Rien de plus aisé et de plus facile, d'ailleurs, que ces pieux exercices, puisqu'on peut les pratiquer en tout temps et en tout lieu. Il suffit pour cela d'une élévation d'esprit ou d'une oraison jaculatoire poussée avec ardeur vers le ciel, et animée de quelque acte intérieur qui lui donne sa valeur et son prix.

Ceux que l'on conseille ordinairement en l'honneur de saint Joseph sont les actes intérieurs de foi en ses glorieux privilèges, d'amour de complaisance d'abord, d'amour parfait ensuite, de louange, d'admiration, de confiance, d'offrande, d'humilité, de reconnaissance, d'imitation.

Le Père Lallemand pratiquait chaque jour, à la gloire du Saint Patriarche, quatre petits exercices intérieurs, deux dans la matinée et deux dans l'après-dîner, dont il tira de merveilleux avantages pour sa sanctification.

Prière

Tirée du Père Huguet

Mon très aimable Protecteur, saint Joseph, ne serais-je pas du nombre de ceux qui ont port à vos, bienfaits ? Votre bonté, dont j'ai si souvent éprouvé les effets, m'en donne l'assurance. Mais aussi je le déclare à la face du Ciel et de la terre, que les biens que j'attends de vous ne sont pas la cause de l'amour que je vous porte, ni des services que je vous ai voués. C'est ce que vous êtes en vous-même qui vous a gagné mon cœur. Ce sont les rapports ineffables et personnels que vous avez avec la très Sainte Trinité qui me portent à vous aimer plus vivement et à vous invoquer plus assidûment que les autres bienheureux. Les unions saintes et célestes qui vous lient intimement à Dieu dans l'ordre de l'union hypostatique, sont les nœuds qui m'attachent indissolublement à vous. J'aime votre Fils et votre divine Epouse en vous aimant ; je m'approche de vous pour avoir de l'accès auprès d'eux ; je m'applique à imiter vos vertus pour avoir quelque ressemblance avec leurs perfections. Si jamais, comme je l'espère, j'ai le bonheur d'arriver au port de la céleste patrie, d'être admis dans l'éternelle société de Jésus et de Marie, je confesserai que c'est, après Dieu et sa sainte Mère, au glorieux saint Joseph que je dois ce bonheur et cette gloire.

C'est dans ces sentiments que je vous renouvelle en ce moment ma consécration, en vous disant : « Ô Bienheureux Joseph, digne Epoux de la Reine des vierges, je me consacre à votre culte et me donne tout à vous ; soyez mon père, mon protecteur et mon guide dans la voie du salut ; obtenez-moi la grâce de faire, à votre exemple, toutes mes actions pour la plus grande gloire de Dieu, en expiation de mes péchés et en réparation des outrages faits aux sacrés Cœurs de Jésus et, de Marie. C'est ce que je vous demande, en vous priant de m'assister tous les jours de ma vie, et particulièrement à l'heure de ma mort. Ainsi soif-il ».

Extrait du « Mois de Saint Joseph ou Vie de Saint Joseph d'après Anne-Catherine Emmerich » par C.F. Fouet. Saint Dizier, Paris, 1872